

traded ever breaks the surface of this history of international elites. Such histories are not obsolete, but they are merely and always partial in more than one sense of the word.

Andrew Colin Gow
University of Alberta

Suzanne Morton, *Ideal Surroundings. Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s* (Toronto, University of Toronto Press 1995).

Dans *Ideal Surroundings*, Suzanne Morton offre une analyse détaillée de la vie domestique dans une banlieue ouvrière de Halifax, construite suite à l'explosion survenue en 1917 dans le port de cette ville. Faisant appel à une large variété de sources, dont les archives de la *Halifax Relief Commission* —un organisme mis en place après l'explosion pour planifier la reconstruction — l'ouvrage se situe au carrefour des préoccupations les plus récentes en histoire des femmes, de la famille et de la classe ouvrière. Tout en examinant l'interrelation entre la classe, l'âge et le genre dans la construction de l'identité des habitants de Richmond Heights durant les années 20, Morton accorde une grande importance aux contours de l'économie régionale, de même qu'à la place de la culture et de la consommation de masse. L'idéal domestique auquel les hommes et les femmes de Richmond Heights aspiraient est donc reconstitué en tenant compte de la prégnance des idéologies entourant la répartition des rôles sociaux de sexes, mais aussi de l'impact des transformations économiques propres aux Maritimes et de phénomènes plus largement nord-américain, comme l'avènement de la société de consommation.

Dans le premier chapitre, l'auteure s'attarde à décrire l'environnement physique et social dans lequel se situe son étude. Elle retrace tout d'abord les origines de ce premier projet de construction domiciliaire initié par des pouvoirs publics au Canada, puis elle dresse un bref portrait des habitants de cette banlieue et souligne le contraste entre le milieu, conçu pour élever les standards de vie de

la classe ouvrière, et les conditions économiques précaires dans lesquelles celle-ci s'est retrouvée durant les années vingt en raison de la désindustrialisation qu'ont connues les Maritimes.

Le chapitre deux complète cette mise en situation par une revue des valeurs auxquelles adhéraient les habitants de Richmond Heights. L'auteur fait surtout ressortir l'importance accordée à la respectabilité, à l'intimité et au consumérisme et montre comment ces idéologies renforçaient le patriarcat à l'intérieur de la famille et isolaient cette dernière de la communauté. Projeter une image respectable impliquait en effet de vivre en conformité avec la définition sociale de la masculinité et de la féminité et de maintenir une certaine distance avec le voisinage pour mieux en camoufler les failles et les imperfections. Au cours des années 20, Morton note que l'acquisition de biens matériels s'intègre peu à peu à la conception de la respectabilité chez la classe ouvrière, dans la mesure où la sphère domestique est au centre de ces nouvelles habitudes de consommation et que la possession de biens matériels vient soutenir la réputation de la famille.

Les cinq chapitres suivants s'intéressent aux individus qui composent la famille et la communauté, suivant un cycle de vie inversé. L'auteure examine donc successivement l'expérience des personnes âgées, des couples, des femmes chefs de famille, des hommes et des jeunes femmes. En reconstituant leur vie quotidienne, elle tente entre autres de montrer comment l'identité de genre est modelée par l'âge et le statut matrimonial mais aussi en quoi et pourquoi la conscience de classe diffère selon le genre.

Ainsi, dans le troisième chapitre portant sur les personnes âgées, Morton souligne que la définition de la vieillesse n'est pas la même pour les hommes et les femmes parce qu'elle se fonde sur des critères qui renvoient à la définition de la masculinité et de la féminité; l'incapacité de faire vivre une famille et de faire des enfants deviennent donc, dans l'un et l'autre cas, le principal facteur qui déterminera l'âge auquel on atteint la vieillesse. Elle constate également que la vieillesse signale un certain effritement des différences de genre, dans la mesure justement où elle marque la fin de la vie active et des rôles qui y sont associés. Morton note

en outre que les personnes âgées pouvaient plus difficilement servir de modèles pour la jeune génération durant les années 20, en raison des profondes mutations socio-économiques qui valorisaient la jeunesse.

Dans le chapitre suivant, l'auteure examine les différentes responsabilités domestiques qui incombaient aux hommes et aux femmes à l'intérieur du mariage, en accordant une attention particulière aux idéologies qui en définissaient les contours. Elle constate que la répartition des tâches et des rôles était généralement fondée sur une perception traditionnelle du mariage, envisagé comme un partenariat économique, mais aussi que les habitants de Richmond Heights adhéraient, dans une certaine mesure, à la nouvelle conception des relations maritales fondées sur l'amour romantique et le compagnonnage, dont elle retrouve des indices dans la pratique commune de certaines activités de loisir. Le foyer, grâce au confort accru qu'il pouvait offrir, était désormais placé au centre de la vie des individus. Cet idéal d'une vie domestique harmonieuse, centré sur la famille nucléaire et la satisfaction des besoins émotifs et affectifs de ses membres, était toutefois difficilement atteignable lorsque les couples devaient affronter des situations économiques difficiles, sources de conflits et même de violence familiale.

Le chapitre cinq traite des femmes chefs de famille, soit les mères célibataires, les veuves et les mères abandonnées. Tout en passant en revue leurs stratégies de survie, l'auteure insiste sur le défi particulier que ces femmes posaient à la société et sur la surveillance plus ou moins directe dont leurs comportements faisaient l'objet. Le fait que ces femmes devaient endosser le rôle de pourvoyeur et qu'elles échappaient au contrôle masculin était en effet considéré comme une menace pour l'ordre social. Selon Morton toutefois, elles cherchaient le plus souvent à préserver leur réputation et à se conformer aux attentes de la communauté, en dépit de leurs conditions économiques précaires. De toute façon, les pressions économiques et idéologiques limitaient sérieusement leur marge de manoeuvre.

Enfin, les deux derniers chapitres examinent la vie des hommes et des jeunes filles. La construction de la masculinité, fondée sur le rôle de pourvoyeur, mais consolidée par la participation des hommes à des loisirs et à une vie associative se déroulant à l'extérieur de la famille, est ainsi mise en parallèle avec la construction de la féminité, étroitement associée à l'univers familial. Même si elles occupaient un emploi, les jeunes filles se retrouvaient le plus souvent dans des ghettos féminins, comme le travail de bureau et la vente. Dans ces lieux de travail, qui accueillaient autant les jeunes filles des classes moyennes que celles de la classe ouvrière, le sentiment de partager une même «féminitude» prenait facilement le pas sur la conscience de classe. Ce genre d'emplois favorisait le développement d'une culture centrée sur la consommation et la romance qui éloignait les femmes de la culture ouvrière que partageaient les hommes. En conclusion, l'auteure souligne que l'adhésion à un idéal domestique fondé sur une stricte définition de la masculinité et de la féminité a été génératrice de tensions, surtout dans un contexte où les emplois masculins déclinaient, et où la culture de masse proposait de nouveaux modèles de comportement et affaiblissait la culture ouvrière masculine.

Par plusieurs aspects, l'ouvrage de Morton jette un nouvel éclairage sur les différentes facettes de la vie ouvrière du début du siècle. Les nombreux liens qu'elle tisse tout au long du livre entre les valeurs et les comportements, le genre et le cycle de vie, les bouleversements économiques et la vie familiale, la culture ouvrière et de masse, donnent de la profondeur à une analyse toute en nuances. Pour étayer sa démonstration et appuyer son propos, Morton puise à un vaste ensemble d'études canadiennes et américaines et fait preuve d'originalité dans le choix et l'utilisation de ses sources. Assez souvent toutefois, on a l'impression que les habitants de Richmond Heights disparaissent derrière les considérations plus théoriques ou généralisantes amenées par l'auteure. Il aurait sans doute fallu réaliser davantage d'entrevues, mais retracer les témoins de cette époque n'était sans doute pas une tâche facile compte tenu de l'émigration qu'a connue la région. Si on a parfois le sentiment que l'étude de cette communauté sert surtout de

prétexte à une analyse plus vaste des transformations des modes de vie et de l'expérience ouvrière durant les années vingt, il ne fait cependant aucun doute qu'elle propose des pistes de recherches et de réflexions fort stimulantes.

Denyse Baillargeon
Université de Montréal

Paul Rutherford, *The New Icons?: The Art of Television Advertising* (Toronto: University of Toronto Press 1994).

Intellectuals have traditionally viewed advertising with a measure of suspicion due to its manipulative nature and the acquisitive ethic which it often promotes. Contemporary periodicals such as *Adbusters* have repeatedly drawn attention to the misleading images often projected by advertisers both in print and on television. Rather than further underlining the dangers of advertising, Paul Rutherford's *The New Icons?* takes a considerably less incendiary approach. Examining the aesthetic qualities of a wide array of award-winning television commercials produced between the 1950s and the early 1990s, the author contends that television advertising has emerged as a distinctly postmodern and increasingly global form of artistic expression. In an interesting and often amusing account of the evolution of commercials, Rutherford characterizes this ubiquitous element of popular culture as "the art of our times."⁽⁵⁾

As they emerged in the 1950s as a widespread mode of advertising, commercials remained relatively unsophisticated by contemporary standards. Rutherford notes that admakers relied primarily on "reason-why" sales tactics which "treated the viewer as a rational consumer who liked argument or proof."⁽¹⁷⁾ This preference is evident in the popularity of rather blunt testimonials and demonstrations in award-winning commercials of that decade. Television advertising bloomed artistically in the 1960s, however, amid a "creative revolution" on Madison Avenue. As the arrival of color television and the trend toward thirty-second spots placed greater emphasis upon symbols rather than words, advertisers